

L'HISTOIRE DE NOYON

racontée par le nom de ses rues.

L'AVENUE ALSACE-LORRAINE

Cette avenue et le boulevard Gambetta doivent leur existence au quartier de cavalerie qu'ils allaient desservir lorsqu'il serait construit sur le plateau du Mont-Saint-François. On donna à l'avenue le nom des provinces d'Alsace-Lorraine annexées par l'Allemagne vainqueur de la guerre de 1870-71. La perte de ces territoires frontaliers non seulement fut une lourde épreuve pour la France en général, mais encore fut ressentie par la population comme une usurpation et engendra un profond sentiment de revanche qui animait encore les armées françaises en 1914. Avant cette date, le mot "prussien" fut honni. Il était employé par dérision dans le langage quotidien. Ne disait-on pas "encore un que les Prussiens n'auront pas" après un bon repas ?

Nous avons encore dans l'oreille le célèbre refrain des musiques militaires défilant à travers les rues : "vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine, et malgré vous nous resterons français...".

LE QUARTIER DE CAVALERIE

Nous savons déjà qu'après ces événements les Noyonnais regrettaient que leur ville ne possède pas de formation militaire. Ils pressaient les officiers municipaux d'entreprendre des démarches pour mettre fin à cet état de chose. Un régiment à Noyon lui rendrait sa vitalité et serait propice au développement de son économie. Les élus s'y décidèrent en 1882. Depuis l'année précédente, une nouvelle municipalité, animée par le maire Jules Denis (1881-

1888), avait intégré cette importante question dans son programme. Elle adressa une supplique en ce sens au ministre de la guerre. Après la longue attente nécessaire au bon fonctionnement d'un ministère, le ministre de la guerre fit savoir qu'il donnerait satisfaction à la commune de Noyon à condition qu'elle prenne à sa charge les terrains, la viabilité et l'adduction d'eau. Les conseillers municipaux acceptèrent ces lourdes conditions dont le prix serait assuré par l'augmentation des impôts locaux.

Plusieurs années furent encore occupées en des démarches, en réunions, en délibérations, en projets, en recherches de terrains, en expropriations jusqu'au jour de 1890 où le ministère et l'état-major firent savoir que Noyon serait la garnison d'un régiment de cavalerie. On révisa les projets, les plans, les cahiers des charges.

Après quoi purent-être lancés les appels d'offres. Le gros oeuvre fut concédé à l'entreprise Deschiron dont le siège était établi rue de la Poterne.

Les Noyonnais étaient heureux et fiers. Les promeneurs du dimanche avaient abandonné le cours et les boulevards pour s'enquérir des progrès des constructions. Ils virent s'élever progressivement le bâtiment principal, dit de l'horloge, faisant face à l'entrée



du quartier dont il occupait le fond ; sur les côtés, les logements de quelque huit cents cavaliers répartis en quatre escadrons plus l'escadron hors rang (EHR) ; les écuries pour environ un millier de chevaux ; les manèges, les services de l'intendance et de l'infirmerie tant pour les hommes que pour les chevaux. Tous ces bâtiments étaient alignés sur plusieurs rangs le long de l'immense carrière quadrilatérale entourée d'une allée bordée d'arbres et d'une piste cavalière. On donna à cet ensemble le nom de quartier "Cambronne". Ce quartier flambant neuf était réputé être le plus beau de France

UNE VILLE ENCHANTÉE

A partir de l'arrivée, le 17 octobre 1894, du premier détachement du 9^e Régiment de Cuirassiers, étendard, colonel, fanfare en tête, la ville de Noyon se trouva métamorphosée. Elle s'embellit soudain. La population passa de 6.000 à 7.000 ; les maisons de maître reprurent vie, de nouvelles demeures accueillirent le général de la brigade de cavalerie, formée avec le 4^e cuirassiers de Cambrai, et son état major, ainsi que les quarante-trois officiers de la garnison ; un hôpital militaire de 35 lits fut élevé sur le territoire de l'hôpital général le long de la rue Albert de Mun (actuelle) et inauguré le 12 mai 1896.

Les cavaliers de sortie firent sonner leurs éperons sur les chaussées, les officiers firent valser les belles Noyonnaises, les cafés regorgèrent, les boutiques prospérèrent. Ernest Noël régnait sur un peuple heureux. La paroisse également s'était accrue de tout un monde nouveau. Le 13 décembre 1900, l'archiprêtre Alexis Lagneaux bénit dans sa cathédrale l'union de la fille du général de la place, Renée de Forsang avec le capitaine au 9^e Dragons de Lunéville nommé Maxime Weygand.

LA FIN D'UN RÊVE

Les vingt années d'euphorie s'écoulèrent trop vite. Huit généraux et un colonel s'étaient succédés dans le commandement de la brigade ; quatre colonels avaient commandé le 9^e cuir, lorsqu'en avril 1914, le régiment fut transféré à Douai et remplacé par le 13^e Dragons qui n'eut pas le temps de s'intégrer à Noyon.

Au début du mois d'août, le tocsin annonçait la déclaration d'une nouvelle guerre plus meurtrière que jamais. Dès la fin de ce mois, les Allemands envahissaient le Noyonnais, imposant à la population les dures exigences de l'occupant, les prises d'otages et les déportations.

Au bout de quarante-cinq mois, les Allemands décidèrent de se replier pour se refaire et donc de quitter Noyon, mais en prenant toutes les mesures capables de retarder la marche de leurs poursuivants. Parmi ces mesures, le quartier de cavalerie fut incendié. L'année suivante, il subit encore les mauvais coups de la bataille de Noyon. Et pendant dix-sept ans, le bâtiment de l'horloge dressa son squelette lugubre vers le ciel.

Puis ce fut la disparition sans pitié. Comme les autorités municipales avaient des vues sur l'emploi nouveau des terrains, au mois de juin 1934, on procéda d'abord à la démolition des bâtiments latéraux : casernement, écuries, manèges, etc. Et le mercredi 6 juin l'entreprise Boone et Willems de La Madeleine-les-Lille procéda au minage du bâtiment central et, entre 10h et demi et midi, la mise à feu fit du beau quartier Cambronne un amas de gravats.

(à suivre)
Jean Goumard.